

HISTOIRE

L'HISTOIRE DE NOYON RACONTEE PAR LE NOM DE SES RUES

RUE SAINT-ELOI (suite 3)

Les Sœurs de la Compassion

Le moment est venu de dire comment l'immeuble du n° 27 de la rue Saint-Eloi échut aux Filles de la Compassion. Pendant un siècle, depuis 1855, ces religieuses exercèrent leur dévouement auprès des malades et des déshérités de Noyon. Leur Congrégation venait d'être créée à Domfront (Oise) par une pieuse et riche dame qui possédait un domaine dans ce village.

Victorine du Puy, épouse Alphonse Petit des Tournelles, avait perdu coup sur coup son mari et ses deux fillettes. Désirant se dévouer et émue de la misère des pauvres et des vieillards qui l'entouraient, elle les accueillit dans sa propriété et fut amenée à transformer l'équipe qui la secondait en une famille religieuse : la Congrégation des Filles de la Compassion de Domfront. La première religieuse envoyée à Noyon assumait la direction de la lingerie du Petit-Séminaire.

Peu de temps après, une véritable communauté, appelée par l'abbé François Rogeau en accord avec le maire, s'installa tour à tour rue de Grèce, rue Saint-Antoine, rue Fromenteresse (Calvin), se consacrant aux soins des malades et

des vieillards. Elle compta jusqu'à 12 religieuses. Plusieurs épidémies mirent à l'épreuve leur dévouement inlassable : typhus en 1866, petite vérole en 1876. Au début de la Grande guerre, elles partagèrent avec les sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve les soins et les secours à donner aux réfugiés de Verdun qui arrivèrent par centaines et restèrent 8 mois à Noyon. Elles intervinrent pendant toute la guerre et particulièrement en mars 1917 auprès de nouveaux réfugiés.

La première supérieure, mère Emilie, mourut le 25 juillet 1875 et fut inhumée dans le cimetière de Noyon. La supérieure qui lui succéda resta 63 ans à Noyon : la mère Elégie. Un jour qu'elle veillait Madame Sézille des Essarts malade, elle vint à parler des conditions précaires et insalubres dans lesquelles vivait la communauté de la rue Fromenteresse.

A cette époque, Mme des Essarts n'habitait plus au n° 27 ; elle s'empressa de mettre cet immeuble inoccupé à la disposition des Sœurs de la Compassion. Une partie des locaux fut affectée à la retraite des dames âgées, une autre à un foyer de jeunes filles, les religieuses continuant à assurer les soins à domicile.

La mère Elégie mourut le 3 juillet 1930 et reçut des funérailles solennelles. La mère Marie de l'Eucharistie lui succéda ; la dernière supérieure fut la mère Mathilde.

A partir de la guerre de 1939-1945, le recrutement se fit de moins en moins suffisant jusqu'au jour où il fallut retirer de Noyon la communauté de la Compassion en 1956.

Mais une association généreuse a remplacé les religieuses. Les maisons des numéros 27 et 26 abritent le Centre d'aide par le travail de l'Association du Coudray-Montpensier qui possède à Noyon plusieurs ateliers, ainsi que le Directeur actuel, M. Tréhoux, en a fait une description détaillée parue dans la livraison de mars 1985 du « Dossier Noyonnais ».

Reprise de la vie religieuse après la Révolution

Le n° 29 est bien connu pour être le siège des services de l'Electricité et du Gaz de France depuis plus de 60 ans, à l'angle de la rue Saint-Eloi et de la rue de Grèce. Cet hôtel du XVIII^e siècle semble avoir été remanié si on se réfère au plan cadastral de 1832. Dans la cour, règne un arbre rare aux feuilles en éventail, un *Ginkgo biloba*, considéré par les botanistes comme un fossile vivant.

L'histoire de cet immeuble est surtout significative pendant le 19^e siècle. Par exemple, il nous rappelle la reprise de la vie chrétienne après la Révolution. Le diocèse de l'évêque d'Amiens comprenait la Somme et l'Oise. Le premier évêque d'Amiens après le Concordat de 1802 fut Mgr de Villaret. Son successeur depuis 1804, Mgr Demandolx Jean-François, vint à Noyon et, le 28 mai 1809, bénit les cloches fondues par Caviller de Carrépus. L'un des parrains de ces cloches fut l'avocat Charles Druon, maire de Noyon jusqu'en 1808 ; les deux autres furent François de Richouffitz et Charles d'Armancourt. Mgr Demandolx séjourna alors en cet hôtel du n° 29 dont les propriétaires étaient M. Charles Martine de Fontaines et son épouse, Mme Marie-Louise Devaulx, marraine des nouvelles cloches de Notre-Dame, la plus grosse étant nommée Marie-Charlotte du nom de ses parrains. Ces cloches furent brisées par les forces occupantes de 1914 à 1917.

Une famille éprouvée par la Révolution

Nous avons déjà exposé comment Jean-Baptiste Hannonet de la Grange, receveur du District pendant la Révolution, avait été dénoncé par un de ses employés et décapité le 26 mai 1794. Personne ne semble s'être apitoyé sur le sort de sa veuve et de ses deux fils qui ne furent pourtant pas tenus à l'écart de la société comme il apparaît plus loin. Les Hannonet habitèrent le n° 29 et le n° 35 de la rue Saint-Eloi, ce qui nous permet d'évoquer ici leur destinée.

La femme du guillotiné, Anne-Marie-Elisabeth Sanson et sa sœur Jeanne, épouse de Claude de Roucy, étaient filles de Daniel Sanson, directeur de la police de Charleville, et d'Elisabeth Dorival. Quelle fut la situation de la malheureuse veuve avec deux garçons à élever et à éduquer ?

Le second de ceux-ci, Charles-Jean-Baptiste-Céleste, né le 24 avril 1781, épousa Céleste Gendarme, fille d'un maître de forges des Ardennes, près de Charleville. Il prendra plus tard la succession de son beau-père et acquerra une fortune considérable qu'il légua à ses trois enfants. Son beau-père, en effet, avait acheté un haut fourneau situé à Vendresse ainsi que la forêt Mazarin, à la duchesse d'Aumont-Mazarin, épouse du prince de Monaco. N'est-ce pas dans le château de Charles Hannonet à Vendresse que le roi Guillaume de Prusse apprit la capitulation de Sedan et fut couronné de laurier par ses officiers d'Etat-major, le proclamant, avant la cérémonie de Versailles, empereur d'Allemagne ? Ce soir-là, Guillaume s'endormit en lisant « Les Exilés de Sibérie » de la Bibliothèque rose...

Quant au fils aîné, Charles-Antoine-Hippolyte Hannonet de la Grange, né en 1777, époux de Joséphe Catherine Serpette, il resta à Noyon auprès de sa mère dans la maison de la rue Saint-Eloi et fut notaire de la 3^e étude de Noyon de 1803 à 1813. Il mourut l'année suivante laissant trois enfants : Aglaé-Charlotte (1808-1891), et deux garçons qui resteront célibataires, Alexandre (1805-1876) qui vivra avec sa sœur, et Charles (1811-1871) qui habitera au n° 37 de la rue Saint-Eloi.

Vivant auprès de sa grand-mère, Aglaé devint l'épouse de Charles-Louis Michaux. Elle eut deux filles et demeura au n° 29 jusqu'à sa mort survenue en 1891, son mari étant décédé depuis 1862.

Ce dernier, connu sous le nom de Michaux-Hannonet, fut maire de Noyon sous la fin du règne de Louis-Philippe ; il dut s'employer à calmer les esprits de ses concitoyens pendant la période révolutionnaire de 1848. On a noté qu'il fit don d'une chaise magnifique à la cathédrale.

La presse de l'époque rapporte qu'il était président de la *Commission de charité*. A ce titre il établit des statistiques fondées sur les enquêtes nécessaires au fonctionnement de cet organisme. On sait par elles que, en 1846, sur une population de 6 270 habitants, il y avait 255 chefs de famille indigents représentant 785 individus.

Une des filles d'Aglaé et du maire, Elisa Michaux-Hannonet, épousa M. de Monchy. Est-ce une de leur descendante que le plan d'alignement de 1922 désigne comme propriétaire du n° 29 ?

Toujours est-il qu'en 1914, le 19 août, M. Henri de Boulancy, propriétaire à Passel, faisait la déclaration du décès de sa mère Antoinette-Marguerite-Louise d'Escayrac de Lautour, veuve de Marie-Pierre de Boulancy, décédée en son domicile, 29, rue Saint-Eloi.

Nous terminerons rapidement la description de la rue Saint-Eloi en disant que le n° 31 où se trouvait une hostellerie à l'enseigne de Sainte-Barbe a été rasé et converti en parc à voitures ; que le n° 33 avait pour enseigne « Ave Maria » ; que le n° 35 fut longtemps occupé par l'ancienne famille Martine. L'important immeuble du n° 37, en forme de L, fut habité au 17^e siècle par la sœur du général des Chartreux, Dom Innocent Le Masson, Jeanne épouse de Jacques Carré ; plus tard, les Sézille des Essarts succédèrent à Charles Hannonet en 1871. C'est dans cette maison que le Colonel François Sézille des Essarts, à la retraite à Nice, logea les sœurs de la Compassion après 1918 jusqu'à la reconstruction de leur maison du 27. Les dimensions du n° 37 lui valurent d'être réquisitionnée par les différentes troupes qui séjournèrent à Noyon au cours des dernières guerres.

Construit sur les anciens remparts et les fossés, le n° 39 date de la deuxième moitié du 19^e siècle. En dernier lieu, il fut longtemps habité par le docteur Gabriel Hallot, 3^e du nom, qui fut adjoint au Maire (M. Granthomme) et dont le dévouement est resté légendaire. Ces deux dernières maisons forment désormais l'Hôtel « Le Grillon ».

Ainsi se termine une longue promenade à travers le Noyon intra muros et la première partie de ce récit.

Jean Goumard

P.S. Un *lapsus calami* a provoqué une confusion dans la famille Baudoux : à la fin du § consacré à Augustin Baudoux, Maire pendant la dernière occupation, son père, Alexandre, a subitement réapparu... Il faut lire bien sûr Augustin et non Alexandre.